

La vie et l'œuvre de Jean-Baptiste Celogne, poète montagnard

Henri Armand

Né le 6 mars 1826 au hameau de Cerlogne (1582 m. d'altitude), commune de Saint-Nicolas de ci-voyes, Jean-Baptiste CERLOGNE ne semblait pas destiné à devenir le plus grand poète valdôtain.

Petit berger, il fréquente l'école de son village tenue par son père Michel (Metsë de Frantsou) « surnommé **la grammaire**, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui en ce temps-là enseigna la grammaire dans son pays. Avant, pour toute lecture dans les écoles élémentaires on n'avait que le "livre d'heure" ou livre de piété. On enseignait ainsi à lire sans règles grammaticales »¹.

À l'âge de onze ans, au mois de septembre 1837, son père le confie à un maître ramoneur qui le conduit travailler à Marseille.

Sur cette période de sa vie il écrira une des plus jolies poésies et il nous donnera, dans sa VIE DU PETIT RAMONEUR, brochure imprimée par lui-même² à PESSINETTO en 1895, un tableau fort intéressant de la vie de ces petits ramoneurs³ qui soumis « à leur pénible métier portent leur croix et ils n'en ont pas pour donner aux autres »⁴.

Pendant l'automne 1841 Cerlogne change de métier : il va travailler à l'Hôtel des Princes à Marseille comme garçon de cuisine : « Allumer le fourneau, laver les tables, tenir propre la cuisine, plumer la volaille, voilà son occupation »⁵.

Revenu au Pays en 1845 « il alla encore à l'école du village avec les petits enfants »⁵.

Le 4 janvier 1847 « le voilà dans la cité d'Aoste rangé avec ses camarades conscrits sur la place Charles-Albert (actuelle place Chanoux) »⁵.

De là il arrivera au dépôt de Verceil et puis au régiment à Alexandrie.

Sous les armes - nous relate Cerlogne - les Valdôtains étaient maltraités par les conscrits piémontais mais « estimés des supérieurs et même un peu mieux respectés que leurs camarades piémontais ; car, il faut le dire, c'étaient les valdôtains qui servaient à ceux-ci de secrétaires, **grâce à l'instruction donnée chez eux de longue date** »⁵.

Il raconte lui-même ses vicissitudes de soldat, ses batailles à GOITO, SAINTE-LUCIE, VALEGGIO en 1848, sa vie de prisonnier en Autriche, avec une verve, une recherche d'adhésion à la réalité et des tournures de phrases typiquement modernes. « Oh ! le pauvre soldat - écrit-il - semble être en dehors de la société et

même en cette seconde moitié de siècle, il paraît n'être qu'une chose », un numéro dans le grand engrenage de la société où le bourgeois « lisant le journal en prenant sa tasse dans un restaurant cherche d'un œil avide les nouvelles de la guerre... »⁵ cette guerre où l'on voyait « le s-offeuchè pe terra / dère i sordà de resté dret » ; cette guerre au moyen de laquelle « les ambitieux / au prix du sang ont gravé dans l'histoire / leurs exploits ignominieux ! »⁵. Plus tard il dira encore, en parlant de cette guerre qui l'a sûrement frappé « Nous avons tant vu de guerres... et l'on ne nous a pas encore dit ce que coûtent les coups de canon ». Et il répondra :

« Chaque coup de canon qui gronde en temps de guerre, est une larme, un soupir d'une mère ; chaque coup de canon qui tonne en temps de paix, est la sueur des malheureux sujets »⁵.

La guerre terminée, Cerlogne est renvoyé à la maison au mois de septembre 1849 - en congé illimité.

Deux ans plus tard l'économiste du séminaire s'adressait à M. Armand, recteur de l'Hospice de charité, pour avoir un cuisinier.

« Celui-ci indiqua Cerlogne, son compatriote, comme ayant déjà servi dans les Hôtels à Marseille. Et voilà qu'en septembre notre ex-ramoneur est fait cuisinier du Séminaire »⁵.

Déjà à cette époque « Cerlogne avait la manie de rimer »⁵. Quelques années plus tard en 1855 le Chanoine Bérard ayant pris connaissance de quelques unes de ses poésies, engagea l'Abbé Cerlogne à écrire une poésie en patois sur l'ENFANT PRODIGE.

Quinze jour plus tard la poésie était faite (1855) « **C'était la première poésie en dialecte valdôtain** »⁵ car jusqu'alors « le patois valdôtain n'a eu ni poète ni prosateur connus ; ce n'est qu'en 1850 que parut, comme nouveauté, une lettre en notre dialecte, insérée dans l'almanach du Duché d'Aoste » due probablement à la plume de M. Pléod⁶.

Lorsque le chanoine Bérard eut dans ses mains cette première pièce en patois il « en fut grandement content. Il la récita comme une chose toute nouvelle dans la compagnie de ses amis, et même devant S.G. Mgr Jourdain et le comte Crotti qui furent surpris de cette nouveauté »⁵.

Une deuxième poésie, LA MARENDA A TSESALET, toujours composée en 1855, fut également lue à Mgr l'Evêque qui dit : « Ce garçon-là devrait avoir du talent pour autre chose que pour faire la cuisine. Il faut le faire étudier »⁵.

Mgr Jourdain se chargeait de payer lui-même toutes les dépenses.

Ainsi, à l'âge de 30 ans, le 16 août 1856, Cerlogne revient à son pays natal... mais cette fois pour étudier « rosa-rosae » à la cure de Saint-Nicolas, sous la direction du curé Basile Guichardaz qui avait enseigné autrefois les belles-lettres au Collège de St-Bénin.

Mais notre poète se trouva vite découragé : « la grammaire latine n'était pas pour lui de la poésie »⁵. « Continuez et ça ira bien » lui avait dit le Chanoine Bérard. Sur quoi notre ex-cuisinier « se remit tout content à l'étude, conservant cependant toujours un peu de sa maladie poétique »⁵, tellement qu'il compose en 1857 la poésie LO BERDZE ET LO RAMONEUR et l'année suivante l'une de ses plus belles pièces, LA BATAILLE DI VATSE A VERTOSAN. « Après avoir lu attentivement ce poème en XII chants, disait-il, l'on voit encore les vaches se battre »⁵.

« Cerlogne, l'authentique poète de la haute-montagne, qui n'a jamais manqué une occasion de chanter sa terre; a traduit avec relief, une puissance verbale uniques cette scène si caractéristique de la vie de l'Alpe »⁷.

En continuant sa production poétique, Cerlogne compose, au mois d'avril 1859, LE QUATRO SAISON et en mai TOBIE.

Les études, qu'il avait dû commencer « à une époque si tardive » lui laissent encore un peu de temps pour se dédier à sa muse.

C'est ainsi qu'en 1861 il compose LA PASTORALA, qu'on chante encore de nos jours, inspirée par « le son doux et mélodieux d'une **pastorale**, que M. Tibaldi jouait sur l'orgue aux fêtes de Noël »⁵ et en 1862 LA VALDOTEINA.

L'unité de l'Italie venait juste de s'accomplir et quelqu'un avait dit : « Abbiamo fatto l'Italia, adesso facciamo gli Italiani ».

Ainsi pour faire devenir "italiens" aussi les "valdôtains" des hostilités « ouvertes ou sournoises commencèrent contre l'usage et l'enseignement du français. Tout ceci se passait dans la seconde moitié du XIX^e siècle, bien avant l'avènement du fascisme ! »⁸.

C'est que l'État se rendait bien compte que l'unité linguistique était un moyen excellent de intégration politique et économique de la nouvelle unité territoriale⁹.

Pour cette raison, clairement avouée d'ailleurs, le député VEGEZZI-RUSCALLA « publia une brochure intitulée : DIRITTO E NECESSITÀ DI ABROGARE IL FRANCESE COME LINGUA UFFICIALE IN ALCUNE VALLI DELLA PROVINCIA DI TORINO. Le Duché d'Aoste, qui était spécialement visé dans ce travail, n'eut qu'un cri d'indignation contre cet écrit, qui tendait à lui ravir un de ses privilèges les plus anciens et les plus sacrés. Une habile réfutation, due surtout à la plume de M. le chanoine Bérard et imprimée, en 1862, par ordre et aux frais de la ville d'Aoste, une poésie française de M. le chanoine Gérard et la pièce « LA VALDOTEINA » en patois furent et resteront comme un écho des protestations des Valdôtains contre cette brochure violente et provocatrice »¹⁰.

C'est qu'on avait compris que « lorsque une minorité nationale a perdu l'usage de sa langue, quelques particularités (accent, mentalité, coutumes) peuvent subsister un certain temps, mais celles-ci ne peuvent que s'amenuiser, par

suite de l'influence accrue que la nation dominante est à même d'exercer dès l'instant où elle **ne rencontre plus "l'obstacle linguistique"** »¹¹.

C'est toujours en ce sens qu'on avait écrit : «Applaudissez italianissimes valdôtains !... Nous sommes Italiens, mais en disparaissant du rang des peuples ». (l'Indépendant du 17 août 1860)¹² - Mais quel peuple ?

C'est Cerlogne lui-même qui nous dit où situer les Valdôtains : « De tout temps ceux-ci se disaient **Savoyards** et encore aujourd'hui **qu'on nous a fait Italiens**, les Valdôtains sont appelés et ils s'appellent Savoyards et grâce aussi à leur langue française, sont considérés plutôt comme Français et non comme Piémontais, et bien moins encore comme Italiens.

Oh ! **notre langue française** à laquelle on fait depuis longtemps la guerre, c'est la langue de nos pères »⁴ et plutôt que renoncer à elle notre Doire retournera à sa source et nous préférons parler par des signes comme un muet. Même l'esclave a sa langue : pourquoi veut-on nous l'enlever à nous ? « Nà, nà, no volen pa p'euna lenga etrandzère

Renié de plèn dzor cella que no prèdzen :
A Cormeyaou pitou torneret noutra Dzouère,
Et guegné come eun meut, pitou no preferen.
Ni l'or ni croé d'onneur, noutrò cœur ren lo gagne ;
Car lo cœur valdotain sat miou fére son choè:
A coutè de la France, i meiten di montagne
No s-en todzor prèdzà, no prèdzeren **français** »¹⁰.

En 1864, arrivera pour Cerlogne, « le jour le plus beau, le plus calme, le plus doux : c'est le jour de sa première messe à Saint-Nicolas son pays natal »⁵.

Il a maintenant 38 ans et il va commencer, à cet âge, une vie nouvelle en pérégrinant d'une paroisse à l'autre. Il sera d'abord vicaire en 1865 à Valgrisenche où « l'eau bénite du bénitier de l'église reste gelée pendant cinq mois »⁵.

L'année suivante on l'envoie vicaire à Pont-Bozet où il composera dans sa version définitive la poésie « vive et originale dite : MEGNADZO DE M. ABONDE » « Quand il était vicaire à Valgrisenche, chez le Curé Prince, un jour en absence de ce dernier, il descend dans la cave de "Monseur Abonde". Là il y trouve de la viande salée et du bon vin »¹...

À Pont-Bozet « notre vicaire s'affectionna à ces bonnes gens surtout pendant le choléra de 1867. Dans un mois de temps, il porta le secours de son ministère à 150 malades et donna la sépulture à 63 morts »⁵ tellement que Giuseppe GIACOSA écrira de lui : « Fece le funzioni di parroco, di sindaco e perfino di beccamorto ».

La population reconnaissante fait tout son possible pour obtenir a l'Abbé Cerlogne la médaille au mérite civil.

En 1870, finalement, l'Abbé Cerlogne est nommé curé de Champdepraz qui

comptait alors 500 habitants. Et là abandonne la poésie pour « défricher les vacoles qu'il achetait pour en faire des vignes. Maintenant encore, écrit-il, ses anciens paroissiens le bénissent de leur avoir donné le bon exemple de cultiver cette plante au bois tordu qui couvre aujourd'hui toute leur colline »⁵.

En octobre 1879, se sentant un peu fatigué, Cerlogne alla occuper la Rectorie de Saint-Jacques sur Ayas, où pendant quatre années il a « la solitude de sa chambre pour toute académie ».

Mais en revanche il a tout le temps de préparer le matériel pour le Dictionnaire et la Grammaire du patois valdôtain.

Ouvrons ici une parenthèse en passant. Cerlogne dans son œuvre monumentale sur le patois, n'essayera jamais de l'opposer au français, comme on a l'air de le faire de plusieurs côtés aujourd'hui. Bien au contraire, il a toujours déclaré que le plus grand nombre des mots du « dialecte valdôtain nous sont communs avec le dictionnaire français ». Et alors : « Pe quinta libertà no vout-è l'Italie defendre de predzè come noustre s-anchen ? »¹⁰.

Au mois de septembre 1883 Cerlogne revient à Champdepraz et là, en attendant que les travaux du chemin de fer Ivree-Aoste, commencés en 1883, soient terminés (1886) notre poète a trois ans pour « repasser dans son esprit tout le bien-être que la locomotive nous aurait apporté »⁵.

« **Valdotain, vat per tè Iliouire un dzor de bonheur : Bientou n'allen sentì lo seublo di vapeur !** »¹⁰ écrira-t-il dans le petit poème LO TSEMIN DE FER, imprimé à Aoste en 1886 par l'imprimerie Edouard DUC.

« Il est indéniable, écrit à ce propos André ZANOTTO, que s'il contribua à l'essor économique de la Vallée d'Aoste, le chemin de fer fut un instrument puissant d'italianisation. En ce sens Vegezzi-Ruscalla en avait déjà recommandé la construction dès 1860 »¹³.

Une année plus tard (1887) Cerlogne, en voyant peut-être que le chemin de fer a apporté avec les denrées... toute sorte d'impôts, écrit l'IMITATION DE LA MARSEILLAISE, une poésie à chanter qu'il imprima lui-même avec la presse achetée en 1887². « Une fois la chanson composée, il envoya son neveu Sylvain, âgé alors de 11 à 12 ans, sur la place d'Aoste pour chanter et, en même temps, vendre la chanson. Comme on sait, cette chanson lançait des accusations contre le gouvernement d'alors »¹.

Lorsque la police vint à connaissance de cette chanson, qui dénonçait sans moyens termes la situation économique désastreuse des paysans de l'époque, se dirigea sur la place pour saisir le jeune « rebelle ». Mais Sylvain, alerté par un monsieur, « plia son bagage et prit le premier train pour descendre à Champdepraz chez son oncle. Mais la justice d'alors parvint quand même à savoir d'où venait cette chanson et envoya une sommation de payer une amende de 300 liras :

somme considérable en 1887. L'oncle Jean-Baptiste se rendit chez la reine Marguerite et lui exposa son cas. Par la suite il sut que l'amende avait été annulée, grâce aux bons offices de la reine »¹.

Deux années plus tard (1889), « le vieux curé, voyant que les villages escarpés de sa paroisse devenaient toujours plus éloignés, à mesure qu'il avançait en âge se démet de sa cure de Champdepraz. Et, sans mesurer ses 64 ans avec la distance, il porte ses pénates à la Trina de Gressoney, dont il devient Recteur. Le voilà ermite dans sa victoire, isolé au milieu des neiges, et sans soleil en hiver »⁵.

L'année suivante il part chercher un climat plus doux en Piémont : il sera à Barbania (1891) où il imprimera les premiers numéros de son *Armanaque di vel-ladzo*, à Front Canavese (1893), Pessinetto (1894), Cantoira (1896), Corio (1897), San Vito (1898).

Après avoir si longtemps vagabondé en Piémont, il revint au Pays : « les poètes et les hirondelles n'oublient jamais leur premier nid ».

En 1899 il est à nouveau à Champdepraz.

« Mais voyant qu'il reprenait sa santé, notre voyageur ajoute un anneau à la longue chaîne de ses étapes »⁵.

Après avoir été encore une fois au Piémont - à Canale d'Alba - le voilà les premiers jours de mai 1900 revoir son pays natal et s'établir, ensuite, comme recteur à Vieyes sur Aymavilles.

Le 10 septembre 1902 le Roi Victor Emmanuel III le nomme chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare. Il le méritait bien, lui, qui avait toujours eu une vénération profonde pour la Maison de Savoie.

Pour fêter cette décoration, ainsi que le 38^e anniversaire de messe et le 50^e de sa première poésie, le curé de Saint-Nicolas, Abbé Émile Bionaz, organisa, de concert avec la municipalité, une belle fête qui eut lieu le 30 octobre 1902.

« Quelle belle fête, se disaient les habitants de Saint-Nicolas ; jamais nous n'en verrons de pareilles ! La population de cette commune s'est montrée digne de son poète, elle a compris la gloire que ce bon vieillard a fait rejaillir sur son pays natal »¹⁴.

Quelque temps après (1903) Cerlogne devra se faire hospitaliser « à l'hôpital ophtalmique de Turin pour se faire enlever la cataracte des yeux. L'opération avait bien réussi, il voyait à nouveau "comme à vingt ans" ». Le docteur lui avait prescrit de porter les lunettes, afin de protéger la vue. Mais il ne les porta que quelque temps. La vue non protégée diminua à nouveau, voilà pourquoi il dit que l'Abbé Henry lui "prêta ses yeux" pour la publication de son Dictionnaire¹.

C'est à Valpelline, où il fait de longs séjours chez l'Abbé Henry, pendant qu'il est au Prieuré de Saint-Pierre (1903-08) qu'il termine de préparer son DICTIONNAIRE DE PATOIS VALDOTAIN. Cette œuvre, parue en 1907, représente « tout

un travail de 50 années de patience, durant lesquelles le pauvre auteur ou l'auteur pauvre n'avait, le plus souvent, pour son dîner, que deux tranches de polenta arrosées d'un verre de petit vin »¹⁵.

« Lorsqu'en 1907, à l'âge de 81 ans, Jean-Baptiste Cerlogne faisait paraître son dictionnaire - écrivent Aimé CHENAL et Raymond VAUTHERIN¹⁶ - le patois valdôtain commençait déjà à se corrompre. Certes nous n'en étions pas encore à l'étonnante et cruelle dégénération de nos jours, mais les signes avant-coureurs de ce qui allait fatalement se produire planaient déjà dans les airs. Par son petit glossaire de dix mille mots environ, Cerlogne voulut courir aux remparts, couronnant une œuvre tenace et perspicace de cinquante ans au service de la langue de ses pères. Nous lui devons une reconnaissance immense. Sans ses recherches et ses travaux, plusieurs générations sérieuses d'écrivains dialectaux n'auraient pas une place de choix dans nos cœurs et dans nos mémoires ».

Deux années plus tard (1909) - en même temps qu'il réside à la Crête (Ville-neuve) auprès de son compatriote Marius THOMASSET - et tout juste avant de mourir, Cerlogne présentait encore au public sa dernière œuvre sur le patois valdôtain : LE PATOIS VALDOTAIN, SON ORIGINE LITTÉRAIRE ET SA GRAPHE. C'est dans cette œuvre qu'il justifie - en partant de l'origine du patois - le type de graphie employée pour écrire le patois et où il prévoit une lente décadence du patois valdôtain : « La Vallée d'Aoste, écrira-t-il, enfermée dans ses hautes montagnes, n'ayant qu'un débouché, autrefois peu pratiqué, avec le Piémont, a dû conserver la pureté de son dialecte aussi pour la raison que notre vallée jouissant en paix de ses privilèges, a toujours conservé sa nationalité, son patois et sa langue française.

Dans ces bons vieux temps, la bourgeoisie et même la noblesse avaient en honneur de parler patois. Mais depuis un demi-siècle notre dialecte tend à se corrompre et menace de disparaître. Et avec le patois s'en ira le français, cette langue à laquelle on fait depuis longtemps la guerre. Alors nos régénérateurs chanteront leur victoire sur le tombeau de notre nationalité et de notre patriotisme »⁶.

Après avoir encore soutenu cet effort, « la nostalgie du village natal ne devait plus le quitter. Il voulut venir à tout prix à Saint-Nicolas; il fut hébergé à la Cure »¹ qui était devenue le rendez-vous immanquable d'alpinistes, de promeneurs et de savants, un véritable centre intellectuel où s'exerçait l'hospitalité, la large, patriarcale hospitalité valdôtaine du curé Bionaz¹⁷.

Et c'est à la Cure de Saint-Nicolas qu'il a « rendu sa belle âme à Dieu » le 4 octobre 1910.

L'abbé HENRY a pu écrire de lui : « Le bon petit Cerlogne, avec peu d'instruction, et sans aucun moyen financier mais avec un travail constant et opiniâtre, a fait une œuvre colossale. Il a créé de toutes pièces la littérature du patois valdôtain: il en a donné la grammaire, le dictionnaire et des morceaux si choisis de

prose et de poésie, qu'il a créé, peut-on dire aussi, l'âge d'or de la littérature patoise, et l'a portée à son apogée. Ses sujets sont des scènes de campagne prises sur le vif et dessinées à la perfection d'après nature »¹⁸.

Et l'avocat César CHABLOZ : « Parler de Cerlogne et de sa poésie, c'est faire une œuvre éminemment valdôtaine, car Cerlogne est le produit naturel de ce pays qui est le nôtre, qui a été fécondé par les sueurs et les vertus de nos ancêtres, et pétri des traditions, des habitudes, des coutumes, des enseignements et des exemples que nos ancêtres nous ont laissé. Cerlogne est l'expression la plus fidèle du Valdôtain »¹⁹.

NOTES

¹ Voir : *Souvenirs du Félibre valdôtain, Abbé Jean-Baptiste Cerlogne par son arrière-neveu Paul Cerlogne* - Ed. du Centre Culturel de Saint-Nicolas - 1975.

² L'Abbé Cerlogne acheta à Milan au prix de 133 livres une presse portative qu'il employa ensuite pour imprimer lui-même une grande partie de ses œuvres.

³ M. Georges MARTIN vient de terminer une œuvre très intéressante sur la vie et l'argot (*lo dzârgo*) des ramoneurs de la vallée de Rhêmes. Cerlogne lui-même avait été le premier à s'intéresser à la vie des petits ramoneurs valdôtains (voir : *Vie du petit ramoneur*) et à leur langage (voir : *Dictionnaire du patois valdôtain*).

⁴ J.-B. CERLOGNE - *Vie du petit ramoneur* - Imp. Cerlogne - Pessinetto - 1895 Son arrière-neveu, Paul Cerlogne, est en train d'en présenter un extrait, commenté par lui-même, sur *Le Flambeau*.

⁵ J.-B. CERLOGNE - *Les étapes de la vie de Jean-Baptiste Cerlogne* - Aoste - Imp. Catholique - 1902 et 1904.

⁶ J.-B. CERLOGNE - *Le patois valdôtain, son origine littéraire et sa graphie* - Imp. Catholique - Aoste - 1909.

⁷ Voir : Sœur Pacifique (LALE-DEMOZ Marie) - *Cerlogne - Sa vie - Son œuvre* - Thèse de doctorat - Aoste - Imp. Marguerettaz - 1936, et le texte fondamental de René WILLIEN (voir ci-dessous, note 19).

⁸ Lin COLLIARD - *Précis d'histoire valdôtaine* - Aoste - Imp. Valdôtaine - 1980.

⁹ Chercher à imposer - écrit Pierre MAUGUÉ (note 10) - une langue unique à toutes ses composantes, signifie pour l'état reconnaître « **implicitement le rôle prépondérant que joue la langue dans la détermination de la nationalité** ».

¹⁰ J.-B. CERLOGNE - *Poésies en dialecte valdôtain* - Aoste - Imp. Louis Mensio - 1889.

¹¹ Pierre MAGUÉ - *Contre l'État-nation* - Éd. Denoël - Paris - 1979.

¹² IN : Bernard JANIN - *Le Val d'Aoste - Tradition et renouveau* - Aoste - Musumeci - 1976.

¹³ André ZANOTTO - *Histoire de la Vallée d'Aoste* - ITLA - Aoste - 1968.

¹⁴ *L'Union Valdôtaine* - 30 Octobre 1902.

¹⁵ J.-B. CERLOGNE - *Dictionnaire du patois valdôtain* - Imp. Catholique - Aoste - 1907.

¹⁶ A. CHENAL - R. VAUTHERIN - *Nouveau Dictionnaire du patois valdôtain* - Aoste - Musumeci.

¹⁷ Lin COLLIARD - *La Culture valdôtaine au cours des siècles* - Imp. ITLA - Aoste - 1976.

¹⁸ Voir aussi : Marc LENGEREAU - *Une figure d'autrefois : l'Abbé Cerlogne poète valdôtain (1826-1910)* IN : Bulletin mensuel de l'Académie Delphinale - Mai 1974.

¹⁹ René WILLIEN - *Cerlogne (1826-1910)* - ITLA - Aoste- 1974 (correspond à *Noutro dzen patoué* n° 7-8).



L'abbé Cerlogne en compagnie de l'Abbé Émile Bionaz, curé de Saint-Nicolas, où le poète se retire pendant la dernière année de sa vie



L'abbé Cerlogne au Prieuré de Saint-Pierre en 1903-08 en compagnie de l'Abbé Gorret et de l'Abbé Ménabréaz



30 octobre 1902 - Saint-Nicolas - Fête en honneur de l'Abbé Cerlogne, poète valdôtain